

COMBATS DANS UN CIMETIÈRE

Avec Emilienne Somers, nous nous promenons dans les allées du cimetière de Rhées. Cette enseignante vient ici de temps à autre pour rendre hommage à son grand-père, Louis Somers, l'une des 37 victimes civiles des actes de barbarie commis par les Allemands à Herstal en août 1914. Un monument leur rend hommage dans le fond du cimetière. Un autre, au centre, dit « Gloire aux martyrs du droit » et porte quelque 170 noms, ceux des soldats belges du 11^e de ligne morts ici lors de combats acharnés au tout début de la Grande Guerre. Cent ans plus tard, ces hommes reposent toujours là où ils sont tombés. Dans une tombe commune. A l'instar de ces Allemands qui furent leurs ennemis et qui se trouvent à quelques mètres sous une stèle un peu moins belle... Il y a un siècle, ici même, des hommes criaient, tiraient, se perforaient à la baïonnette. Mouraient.

Dans la journée du 5 août 1914, sur les hauteurs de Herstal, les soldats placés sous le commandement du colonel Dusart travaillaient très dur pendant toute la journée pour transformer le cimetière de Rhées en place forte. Un verrou pour empêcher les Allemands d'emprunter une route qui les conduirait tout droit vers la citadelle de Liège. La nuit tombe. Exténués par les efforts consentis par un temps caniculaire, la plupart de ces lignards belges dorment dans un bivouac improvisé situé environ 400 mètres à l'ouest du cimetière. Bien sûr, quelques sentinelles veillent. Enfin, elles devraient. Au mépris du danger, certaines d'entre elles cèdent à la fatigue. Pendant ce temps, des centaines d'Allemands appartenant à la 34^e brigade, ceux du 89^e régiment de grenadiers mecklembourgeois, avancent à pas de loup vers le cimetière. Dans la plaine de Rhées, ils passent notamment à côté d'une tranchée belge. Mais elle est inoccupée. Vers 1 heure du matin, un « Halte-là ! Qui vive ? » est enfin crié dans la nuit.

« A peine les sentinelles ont-elles jeté le cri d'alarme, que les Allemands angoissés, apeurés (...), déchargent leur Mauser droit devant eux. (...) », raconte l'historien de la « Bataille de Liège »,

Laurent Lombard, dans un livre publié en 1936⁽¹⁾. « Une formidable animation succède à la torpeur du vaste décor nocturne. Instantanément, des centaines d'ombres mouvantes peuplent la plaine. Les Allemands n'en peuvent croire leurs yeux tant le spectacle est impressionnant et inattendu. Tout le bataillon s'est redressé et se disperse dans une bousculade fantastique. Des hommes courent, crient, halètent. Certains se dirigent vers le cimetière, d'autres, vers les deux tumulus situés au sud-ouest (...). Une quinzaine de piottes restent étendus sur le terrain, figés pour toujours dans le sommeil de la mort. Alors, sur la grande scène ténébreuse où hier encore les blés mûrs gavés de soleil dodelinaient pacifiquement, un drame atroce déroule ses haletantes péripéties. Toute la masse trépidante du 89^e grenadiers mecklembourgeois flue entre les redoutes et les tranchées belges, couvre la plaine, se déverse dans les vergers, coule même dans les rues de ce petit hameau de Rhées, situé en contrebas du cimetière (...). Les fenêtres et les portes des habitations volent en éclats sous les coups de crosses. (...) Cris rauques et vociférations gutturales (...). Des coups de feu, tirés de près, alternent leurs assourdissantes résonances. Les feldgrauen sont comme des enragés, ils malmenent, blessent et tuent des civils. Dans la grange de la ferme Rousseau, ils surprennent des soldats belges endormis et les massacrent à coups de baïonnette. Aux abords du cimetière, des piottes qui s'étaient égaillés dans le tohu-bohu de la surprise se sont regroupés et dans un élan farouche se reportent à la rencontre de l'ennemi. (...) La confusion est extrême. On ne voit pas, à peine distingue-t-on de près le casque à pointe du shako. On se reconnaît à courte distance et on se fusille à bout portant. Ce n'est plus une bataille rangée, c'est une bagarre faite de rixes et d'empoignades féroces. Des groupes s'abordent dans les ténèbres, les hommes se ruent les uns sur les autres et, à coups de baïonnette, à coups de crosse, à coups de pied, s'acharnent à se frayer un passage dans le vaste maquis noir. Comme emportée par son poids, la puissante masse ennemie continue à déferler, culbutant tous

Emilienne Somers nous guide dans le cimetière de Rhées. « Ici reposent 170 héros tombés pour la patrie (...) Gloire aux martyrs du droit », proclame l'imposant monument qui se trouve au-dessus de leur tombe commune. Tout près de là, les photos naguère déposées par les familles souffrent du temps et de l'oubli.

les obstacles (...) Les balles s'écrasent et ricochent sur les murs. Lutte sanglante et sans merci des vivants égarés parmi les morts. Des ombres glissent entre les monuments funéraires, se croisent, se heurtent. Piottes et feldgrauen courent, crient, s'arrêtent brusquement, font claquer leur Mauser à l'aveuglette. »⁽¹⁾

Ce combat dans et à proximité du cimetière ne dure pas très longtemps, malgré des tentatives désespérées de contre-attaque des soldats belges qui sont bien trop peu nombreux pour lutter. Certes, les Allemands perdent des

dizaines d'hommes, mais ils gagnent cet étonnant combat au détour des tombes des Rhées. Les Mecklembourgeois croient maintenant que la voie leur est ouverte vers Liège. Lorsque ces grenadiers se remettent en marche, c'est drapeau en tête et en chantant, avec un sentiment d'invincibilité qui ne va durer que quelques minutes (lire page 58 et 59). Une ambulance improvisée accueille de nombreux blessés alors que dans le cimetière de Rhées gisent des centaines de cadavres. Qu'ils soient belges ou allemands, ces combattants de la nuit du 5 au 6 août 1914 n'ont jamais quitté cet endroit. Dans le centre du cimetière, sous une tombe commune, sont rassemblés les Allemands. Ceux

qui ont donné leur vie pour la Belgique ne sont pas loin. Le monument qui se trouve au-dessus de leur tombe commune est majestueux, imposant et aussi glorificateur que tous ceux qui ont été érigés dans l'immédiat après-guerre. On y lit ces mots écrits en lettres de bronze : « Ici reposent 170 héros tombés pour la patrie en août 1914 ». Un peu plus loin, les familles de ces combattants avaient déposé naguère des pierres et des photos. C'était dans le siècle écoulé. Peu ou pas entretenus, ces témoignages sont aujourd'hui dégradés et cassés. La pierre s'effrite. Le souvenir aussi. ■

⁽¹⁾ Laurent Lombard, « Ceux de Liège, face à l'invasion », Ed. G. Leens, Verviers, 1936.

